Ann Loubert

Dessins-Peintures-Aquarelles

Le monde libre d'Ann Loubert

Texte de Jérôme Thélot

Catalogue publié à l'occasion de l'exposition d'Ann Loubert à la galerie
des éditions Manucius du 19 mars au 5 avril 2020

© Ann Loubert, 2020

© Éditions Manucius, 2020
40, rue de Montmorency - 75 003 Paris
www.manucius.com

Chat
Encre sur papier,
42 x 59 cm - 2009

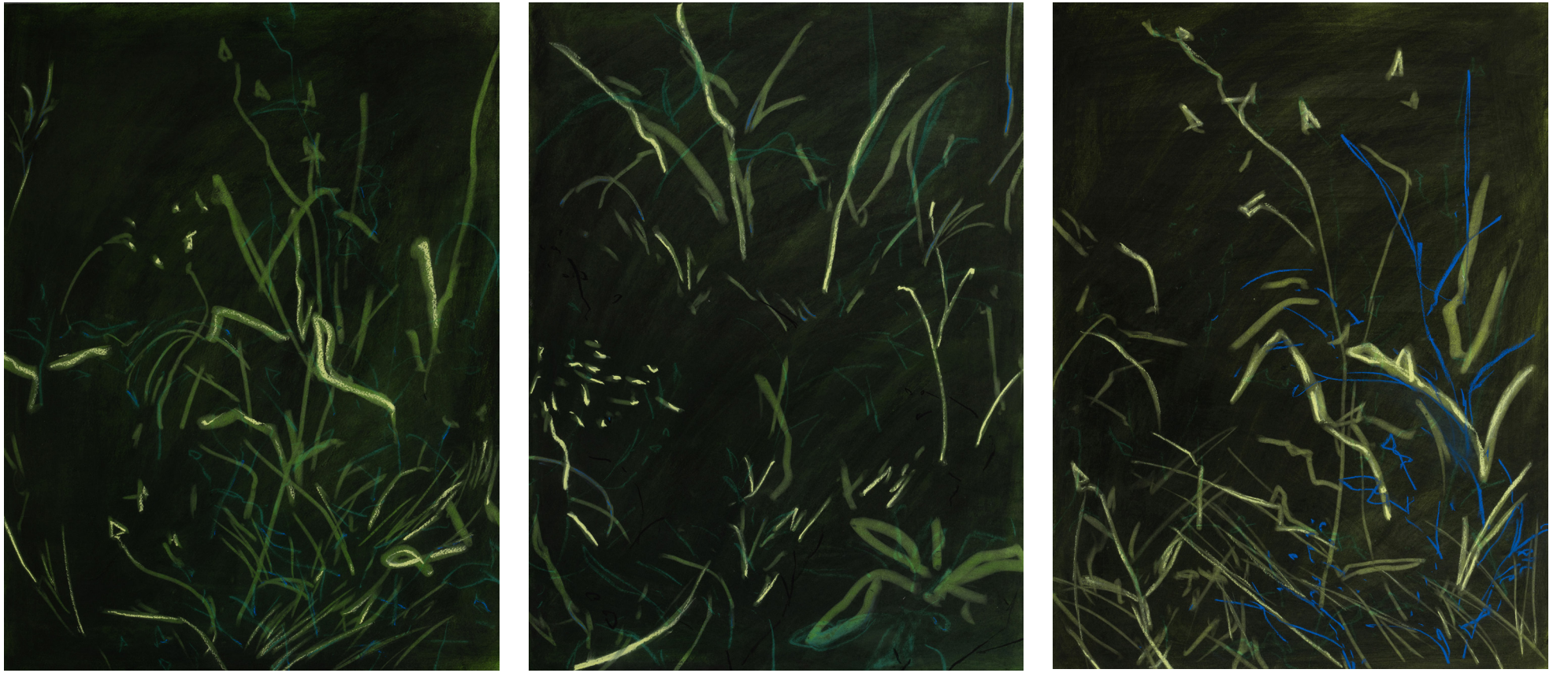
Le monde libre d'Ann Loubert

Il y a dans chacune des images d'Ann Loubert un chat sauvage, bondissant, analogue à celui dont elle présente aujourd'hui le dessin surprenant. Ce chat qui s'est évadé, indépendant, érectile, de sa représentation usuelle d'animal domestique, a été saisi dans sa force pure par l'artiste aux aguets, laquelle s'est portée d'un coup, par empathie, jusqu'au noyau de sa parfaite vigueur, tout traversé de lumière et d'alacrité souple. De cette énergie du chat partout active dans le monde singulièrement libre qu'inventent sans relâche la fougue et la précision d'Ann Loubert, on aime à retrouver la légèreté, la fugacité et la grâce insolentes parmi les fleurs, ou les feuilles, ou les petits paysages, et parmi tous les motifs de ce monde perpétuellement remué, intact, de part en part ouvert.

Par exemple, voici les deux suites du « *Cactus* » et du « *Petit cactus* ».

Cactus I et Cactus II, III (page suivante)
Aquarelle sur papier,
42 x 59 cm - 2019

Petits cactus (série)
Crayon noir et pastel sur papier,
14 x 19 cm - 2019



Herbes (triptyque)
Pastel sur papier,
80 x 180 cm - 2019

Ces dessins héritent, sans doute, d'un certain schématisme décoratif, mais ils sont gratifiés aussi d'un gai savoir venu d'Orient. Et ces cactus giratoires, aussi insaisissables qu'un chat fuyant, et beaux comme un serpent qui danse, ce sont en vérité les idéogrammes d'un monde métamorphique, ductile, délivré de toute pesanteur, dont l'artiste a su se faire l'audacieuse calligraphe. De sorte que ce que nous en voyons est triplement expressif. Chaque cactus est conjointement une forme plastique autonome, une idée sensible, et la trace symptomatique du geste de l'artiste ; et leur suite les répand avec générosité, *formes-sens* on ne peut plus mobiles, jaillies sur le papier vierge, soustraites à tout préjugé. Rien donc de plus libre que ces cactus, rien de plus délesté ni de plus respirant. Un tel art peut être dit « *décoratif* », au sens de ce mot dans le vocabulaire de Matisse et de sa descendance : dépris d'idéologie, délivré du grand théâtre des apparences qu'a dressé dans l'histoire

européenne l'art italien, détourné des drapés de l'éloquence comme des abîmes de la couleur, et se refusant aux fastes et aux prestiges plus ou moins courtisans dont les pouvoirs politiques et religieux, jadis, commandaient les démonstrations – cet art d'Ann Loubert au contraire va droit, acide, selon sa voie sans allégeance, bien décidé à ne pas se laisser diriger. Et parce qu'il sait ne pas s'arrêter à quelque idée de lui-même, et qu'il n'entend pas refaire quelque « chef-d'œuvre », un tel art qui bouge, aussi primesautier qu'attentif, qui change ses pinceaux, ses formats, ses genres, ses thèmes, et qui va cherchant ce qui l'agite, ouvrant des portes autant qu'il peut, sortant dehors, sortant de soi, de proche en proche instaure un monde entièrement neuf, et circulant, et gai.

Tel est le monde selon Ann Loubert : un fourmillement de réalités rapides, en crue, un *locus amoenus* rajeuni, traversé de trouvailles claires et d'invisibles rivières ainsi qu'aux plus beaux jours de notre enfance. Ce monde ne tient à soi qu'en s'augmentant de nouvelles herbes, de nouvelles fleurs, surabondant de petites vies par ses multiples pentes, et

partout s'exprimant comme en effet l'esprit d'enfance, allègre, indiscipliné, en une éternelle journée de vacances. Tout ici bondit en *chat*, tout paraît en *calligraphie*, et se donne dans l'ouvert, à travers tout. C'est vraiment une échappée belle, ce monde libre qui ne cesse pas de naître. Par les pinceaux d'Ann Loubert s'agrandit entre les lignes des fleurs un espace offert pour augmenter le souffle, entre les herbes une terre sensible pour accueillir les pas, et chacun de ses « *petits paysages de rien* », comme elle les nomme drôlement, est intérieurement si dru et vif qu'on le dirait formé d'une matière céleste. D'où suit que la sensation fondamentale de ce monde est la fraîcheur, et son œuvre propre l'élargissement du cœur.

Petits paysages de rien (série)
Crayon noir et pastel sur papier,
14 x 19 cm - 2019

Peindre (grand autoportrait)
Pigment et colle sur toile,
170 x 130 cm - 2019

Comment comprendre ce double effet de fraîcheur esthétique – de recommencement intarissable, de vie –, et d'élargissement moral ? Sans doute faut-il faire l'hypothèse que cette peinture est toute tournée vers l'avenir, et que son auteure, sa conscience désencombrée par la vertu du travail sur le motif ou à l'atelier, est partie sur le chemin de sa vie comme un poète s'en va sans autre bagage qu'un sac de plumes par les collines et par les ciels. Car l'art d'Ann Loubert est en effet comparable à l'art de vivre de ces grands marcheurs du Japon dont la mémoire est assez allégée, émancipée d'elle-même, pour qu'ils sachent faire bon accueil, dans leurs haïkus, à la merveille de ce qui est. Le sens interne de ses images n'articulant ni nostalgie ni retour ne compose pas un art de la mémoire, en revanche il se cherche dans ses effets possibles, comme travail éthique de la conscience sur elle-même, faisant de l'œuvre entière

une téléologie. Aussi les images distinctes de chaque série ne recreusent-elles pas une origine dont elles seraient les symptômes archéologiques, au contraire chacune transmet son courant vital à chaque autre pour un continuel renouvellement de toutes, et trouve dans la sérialisation et dans la disponibilité de celle-ci à l'imprévu la raison d'être de son événement propre. C'est que le présent et la présence, dans ce monde libre d'Ann Loubert, ne sont pas tant les résultats du passé que les émergences du possible – et c'est précisément cette disposition spirituelle de son art qui lui donne sa fraîcheur.

Voici des arbres étirés, des tiges qui grimpent, des pierres qui vibrent, voici des cactus élargis qui roulent autour du cœur, des vanités brèves et des visages épurés, et partout parmi l'espace merveilleusement accru voici que passe l'intraitable *chat* du vouloir-vivre. Cette œuvre nous fait du bien, sans doctrine ni discours, à pas légers pourtant véloces : intrépide, franchissant nos préjugés, sa reconfiguration du monde nous communique sa liberté.

Bouquet Mondrian I, II, III
Aquarelle sur papier,
62 x 38 cm - 2019

Vanité I, II, III, IV
Aquarelle et crayon sur papier,
31 x 49 cm - 2015

Tête I, II
Aquarelle et crayon sur papier,
31 x 49 cm - 2015

© Ann Loubert, 2020